



Élise Faure-Boucharlat, Tommy Vicard, Bruna Maccari-Poisson et Sophie Savay-Guerraz

Pots et potiers en Rhône-Alpes Époque médiévale, époque moderne

Alpara

Conclusion

Tommy Vicard

DOI : 10.4000/books.alpara.1057
Éditeur : Alpara
Lieu d'édition : Lyon
Année d'édition : 1996
Date de mise en ligne : 2 juin 2016
Collection : DARA
EAN électronique : 9782916125312



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

VICARD, Tommy. *Conclusion* In : *Pots et potiers en Rhône-Alpes : Époque médiévale, époque moderne* [en ligne]. Lyon : Alpara, 1996 (généré le 09 juin 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/alpara/1057>>. ISBN : 9782916125312. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.alpara.1057>.

Ce document a été généré automatiquement le 9 juin 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Conclusion

Tommy Vicard

- 1 A l'issue de ce tour d'horizon de plus de cinq siècles de vaisselle céramique, un certain nombre des buts fixés à l'origine a été atteint : rassembler les lots de céramiques des différents sites fouillés sur Lyon, établir une typo-chronologie et tracer les grands axes d'une évolution du mobilier médiéval et moderne.
- 2 Entre le XIIIe et le XVIIIe s., il y a deux points forts dans l'évolution du mobilier céramique, qui renvoient aussi bien à des nouveautés typologiques, technologiques qu'à des changements de mentalité. Les causes en sont difficilement accessibles à partir de cette seule étude, mais les potiers sont soumis aux mêmes lois économiques que n'importe quel autre corps de métier : pour vivre, ou même survivre, l'artisan doit vendre sa production, donc attirer le client, soit par le prix de sa marchandise, soit par sa qualité, son apparence ou sa fonction. Dans cette optique, deux mécanismes fondamentaux s'identifient facilement.
- 3 Le premier concerne les innovations techniques, qui n'ont, en fait, d'influence sur la production que si elles sont durables. Ainsi, une transformation progressive, mais générale des types de vases s'opère à la fin du XIIe ou au début du siècle suivant, liée à la redécouverte de la cuisson oxydante, à la généralisation de la glaçure plombifère et à la distinction entre vaisselle de cuisine et vaisselle de table. Une seconde transformation intervient dès le début du XVIe s. avec l'apparition de nouvelles techniques, donc de nouvelles productions, qui bouleversent le paysage en profondeur et reflètent le passage du Moyen Âge à l'époque moderne.
- 4 Le deuxième mécanisme renvoie aux effets de la concurrence : l'arrivée, au début du XVIe s., des faïenciers italiens a dû secouer le monde des artisans potiers régionaux, plutôt immobile. En effet, les Italiens apportent avec eux, non seulement un savoir-faire nettement supérieur, mais également, sans aucun doute, un catalogue de formes, voire de décors inconnus jusqu'alors. L'étude de la céramique de cette époque montre, que loin de se laisser abattre, les artisans régionaux se sont adaptés en améliorant leurs produits et en les diversifiant. Un choix important est donc proposé aux clients ; par conséquent et sans même connaître l'origine exacte de toutes ces productions, il est facile de déduire qu'elles entrent toutes en concurrence ; pourtant chacune d'elles a ses

propres atouts : la commune grise se consacre à la vaisselle de cuisine, le service vert joue sur la qualité et l'originalité et couvre aussi bien la vaisselle de table que les récipients de cuisine, la verte sur engobe, plutôt axée sur la vaisselle de table, mise sur la diversité avec certains types spécifiques, etc. La concurrence développe également la prolifération de types comparables d'une production à l'autre ; les cas les plus représentatifs concernent les réchauds, qu'on retrouve en famille G, B1, E1, R1 et E5., ou les assiettes creuses, voire même les écuelles et les pots de chambre. La spécialisation des produits peut être imputée au même phénomène ; une mention spéciale concerne la production de faïence, cantonnée en grande partie dans l'hygiène et les pots pharmaceutiques. Il est d'ailleurs curieux de constater, au niveau des types de céramique, qu'il n'y a pas la volonté, de la part des productions décorées, de concurrencer directement la faïence, comme le démontrent les rares exemples de chevrettes en famille E2.

- 5 Ces deux mécanismes, perceptibles à partir de l'étude de la céramique, possèdent une dynamique interne qui engendre à son tour des effets secondaires, dont le plus frappant, celui de la vulgarisation des produits, se traduit aussi bien par la version populaire d'objet de luxe que par l'imitation d'objets existant dans d'autres matériaux. La marmite à anses coudées copie le métal, certains pichets, les tonnelets en bois ; d'autres sont décorés à la manière des verres ; les décors aux engobes plagient parfois la faïence. La vulgarisation d'un produit sous-entend sa diffusion abondante, donc, à plus ou moins brève échéance, sa dégradation : ce fait est particulièrement visible en ce qui concerne les pichets, dont les décors rapportés, de grande qualité, se banalisent et s'appauvrissent, par la suite, sur les cruches.
- 6 L'évolution du mobilier céramique est donc l'aboutissement d'un grand nombre de facteurs qui agissent les uns sur les autres tout en étant eux-même soumis à des phénomènes de plus grande ampleur, dans des contextes économiques ou historiques. En partant de l'hypothèse qu'il s'agit de mécanismes récurrents à d'autres régions, les conditions de mise en place seront différentes et le résultat - les types de céramiques- également.
- 7 Ces constatations invitent à une utilisation prudente de la typologie publiée ci-dessus pour la datation de nouvelles découvertes, surtout hors du site de référence¹ Afin de pallier ces difficultés qui entraîneraient à terme un blocage de la recherche, il s'avère indispensable d'évoquer l'aire de validité de cette typologie.
- 8 Ce terme nécessite quelques explications et mises en garde : il ne faut pas oublier que pour cette étude, Lyon n'a pas été envisagé comme site de production², mais comme site de consommation ; déterminer une aire d'utilisation ne revient pas à définir une zone de diffusion, à l'instar du travail effectué pour les productions de Meillonnas-Treffort et de Larnage, dans la première partie de cet ouvrage. Il s'agit simplement de fournir quelques points de repère en comparant avec les productions d'autres régions. Il va sans dire que ce travail n'est pas exhaustif, surtout dans l'état actuel de nos connaissances ; ces comparaisons sont pour l'instant plus faciles à effectuer pour l'époque moderne que pour le Moyen Âge, où nous manquons de référence en raison du hiatus des XIVe et XVe s.
- 9 Lorsqu'on se tourne vers le sud de Lyon, deux sites relativement proches, Vienne et Condrieu³, fournissent de la céramique des XVIIe et XVIIIe s. comparable à notre matériel, tant au niveau des types qu'à celui des productions. Il est d'ailleurs intéressant de constater que le site de Condrieu dispense également des céramiques

datables de la fin du Moyen Âge, dont des marmites en commune grise pratiquement analogues à la production du four de Surieu⁴, ainsi qu'un rebord d'une grande coupe, sans doute d'origine méridionale, qui illustre bien le problème des relations de Lyon avec cette région.

- 10 En effet, la bibliographie récente⁵ nous amène à constater que les récipients et les productions du sud de la France sont extrêmement différents de ce que Lyon peut offrir, tant au niveau des profils de vase que des décors et des revêtements. Pourtant, les grands axes demeurent sensiblement les mêmes : disparition pendant près de cinq siècles de la notion de céramique de luxe, réapparition de la glaçure et de la cuisson oxydante au cours du XIIIe s., ainsi que de la vaisselle de table. Mais l'ouverture des régions sud au bassin méditerranéen a sans doute favorisé les échanges et contribué à diversifier le vaisselier.
- 11 Malgré ceci, quelques similitudes sont à noter pour l'époque moderne, illustrées par la vaisselle trouvée dans l'église de Sainte-Anne de Boulbon, dans les Bouches-du-Rhône (Betton 1990). Ce lot du XVIIe s. est composé de 200 pièces, dont 184 écuelles à oreilles, issues d'ateliers proches (Avignon, Tarascon, Uzège). Certaines sont réellement identiques aux exemplaires provenant des fouilles lyonnaises, tant d'un point de vue typologique que décoratif. Ce qui est intéressant ici, c'est de replacer ce lot dans son contexte typo-chronologique régional (Abel 1987 et 1988 ; Carraze 1987 ; Démians d'Archimbaud 1980 ; Pasqualini 1988 ; Carru 1989), qui présente des récipients et une évolution différente de Lyon. Cette observation s'applique également à la céramique des XVIe et XVIIe s. trouvée à Marseille (Abel 1987 et 1988 ; Carraze 1987). Elle provient d'ateliers régionaux ou extra-régionaux : Ligurie, Fréjus, Pise, Montelupo, Uzège, Biot, Vallauris, mais plusieurs vases, surtout dans les formes ouvertes, ainsi que certains décors aux engobes, montrent de belles affinités avec les céramiques « lyonnaises », alors que le reste du mobilier demeure spécifique au Sud de la France, notamment en ce qui concerne les « toupins » et les marmites. Par contre, la céramique du XVIe s. découverte à Avignon, rue Racine (Carru 1989), ne possède aucune parenté morphologique et technologique avec celle des fouilles lyonnaises⁶ : 23 % du mobilier est d'importation italienne ou espagnole, le reste étant de fabrication régionale.
- 12 Ces exemples montrent que la comparaison ne doit pas se faire sur un ou plusieurs types de vases, mais sur l'ensemble du mobilier disponible à une époque donnée. De ce fait, la typo-chronologie établie à Lyon demeure globalement différente de celle constatée pour le Sud de la France. Les quelques analogies ponctuelles ne sont pas attribuées, pour l'instant, à des origines identiques⁷, mais plutôt à des phénomènes de mode⁸. La plupart des productions méridionales n'atteignent pas notre région, ou alors de manière anecdotique⁹.
- 13 A l'ouest de Lyon, les sites fournissant du matériel bien daté ne sont pas très nombreux. Passés les monts du Beaujolais, une des rares références reste le château d'Essertines situé à huit kilomètres de Montbrison, au pied des monts du Forez. En effet, la fouille de ce site livre un mobilier qui s'échelonne du moyen-âge jusqu'à l'époque moderne, tant en provenance du château (Piponnier 1993) que du village. Le revers de la médaille réside dans l'extrême fragmentation des céramiques, donc dans la pauvreté du catalogue, qui rend les comparaisons difficiles. Seules trois familles sont présentes¹⁰, la commune grise G, souvent décorée de bandes rapportées, avec de grands pots globulaires de cuisine ou de stockage, des marmites à fond lenticulaire et même des cruches à panse globulaire ; la commune rouge R qui renvoie à une vaisselle de table en

pâte fine et à des pots de stockage en pâte plus grossière et enfin, la commune rouge glaçurée R1 avec des coquemars, des pichets décorés et des marmites à anses. L'étude des provenances montre un ravitaillement purement régional, en ce qui concerne la quasi-totalité de la vaisselle commune : le bourg d'Essertines n'est pas loin de plusieurs villes foréziennes connues pour leurs marchés aux pots : Montbrison, Feurs, Sury-le-Comtal, etc. Cette origine locale n'est agrémentée que de quelques céramiques d'importation en provenance du Sud de la France, de la Bourgogne, mais « il ne paraît pas cependant, que la poterie de terre forezienne ait donné lieu à un trafic extérieur au comté » (Fournial 1967, p. 207). Voilà qui, non seulement justifie une étude comparative du matériel d'Essertines avec celui de Lyon, mais donne une nouvelle piste de recherche vers l'Auvergne.

- 14 La zone située à l'est de Lyon englobe le département de l'Ain et une partie de la Haute-Savoie. Dans ce département, le château de Vuache, à Vulbens (Raynaud 1992), fournit quelques exemplaires de pichets comparables à ceux d'Anse pour une période qui comprend le XIII^e et le XIV^e s. De cette époque, la bastide de Gironville, dans l'Ain livre des cruches à bec pincé en commune rouge glaçurée et des marmites en commune grise, toujours comparables à nos céramiques lyonnaises. Par contre, pour le XVI^e s., le matériel en service vert, issu des châteaux de Vulbens et de Pierre (Collonges, dans l'Ain) montre quelques particularités étonnantes. Sur ce dernier site¹¹, 97 % du mobilier appartient au service vert, dont 50 % sous forme de marmites à anses coudées, un type jamais présent à Lyon en famille B1. La plus grande partie des 50 % du mobilier restant, marmites tripodes, casseroles hautes et basses, cruches à bec tubulaire, albarello et couvercles creux est également quasi-inexistante à Lyon et il n'y a guère de comparable, entre les deux sites, que les marmites ovoïdes, les réchauds et les assiettes creuses. Les quelques vases de la même famille, trouvés à Vulbens, offrent des caractéristiques identiques (Raynaud 1992, pp. 106-108). Ce phénomène se répète pour le XVII^e s. : la fouille d'un dépotoir et d'une latrine au château de Nerciat¹², dans l'Ain, indique que le service vert compte pour environ 90 % de la totalité du mobilier ; la plupart des formes fermées - cruches à bec pincé ou tubulaire, à anse en panier, marmites ovoïdes ou cylindriques - sont absentes des fouilles lyonnaises, de même que certaines formes ouvertes, panier, jattes, casseroles basses ; de plus, une vingtaine de vases à pâte blanche et glaçure jaune copie ce répertoire typologique tout en n'étant pas du service jaune. Par contre, les récipients appartenant aux productions décorées aux engobes et jaspées (E2 et E3) ne présentent pas de nouveautés typologiques. Cette particularité du service vert se retrouve souvent sur des sites extra-lyonnais¹³ ; il faut admettre que l'ensemble du catalogue de chaque production n'est pas représenté dans sa totalité dans les lots lyonnais. Pour certains potiers, Lyon n'est qu'un point de vente parmi d'autres et des types de vases présents ou absents à une époque donnée, peuvent se retrouver dans d'autres villes, dans un autre contexte, voire à une époque différente.
- 15 Au nord de Lyon, le service vert s'est diffusé jusqu'à Chalon-sur-Saône. Cette ville demeure un point important dans l'établissement d'une aire d'utilisation de la typologie lyonnaise. A quelques kilomètres au sud, se trouve le village de Sevrey, connu pour l'intense activité de ses ateliers de potiers au Moyen Âge et à l'époque moderne (Renimel 1974). Entre ces deux points, un lieu, Port Guillot, en bord de Saône, a fait l'objet de fructueuses prospections et fouilles subaquatiques (Bonnamour 1985-1987). Qu'en est-il du mobilier récolté ? Il s'agit en fait du catalogue complet des céramiques en commune grise trouvées à Lyon pour les XVI^e et XVII^e s. : marmites à anses coudées, réchauds, bassins, cruches à anse en panier, pots à cuire, faisselles¹⁴, sans compter

quelques vases décorés aux engobes, de famille E2, en tout point semblables à nos exemplaires lyonnais. Il semble que ces céramiques en commune grise proviennent de l'atelier de Sevrey. Un deuxième exemple, toujours à Chalon-sur-Saône, concerne un lot des XVII^e et XVIII^e s., provenant de la fouille de la clinique Sainte Marie (*Les Saintes Maries, les Visitandines à Chalon-sur-Saône* 1993). Une fois encore, la similitude de certains types avec les découvertes lyonnaises est frappante ; c'est notamment le cas des cruches décorées aux engobes, des écuelles et des assiettes de la même famille, des chauffe-plats et des marmites en céramique commune grise. Par contre, les pots à cuire, les poêlons et les pots à conserves ne montrent aucune affinité avec le matériel lyonnais. L'essentiel de ce mobilier est attribué aux ateliers de Sevrey, le reste se répartissant entre Meillonnas-Treffort, Larnage et Étrepigny dans le Jura, pour la seconde moitié du XVIII^e s. Pourtant, la découverte récente d'ateliers comparables plus près de Lyon, dans la vallée de la Saône (cf. *supra* 1^{ère} partie, chap. 3) pourrait nuancer cette hypothèse.

- 16 L'aire géographique d'utilisation se dégage donc lentement, au gré des découvertes archéologiques. Par manque de références, la limite sud reste encore à préciser : malgré quelques affinités, il semble que les productions soient bien différenciées et la zone de transition, à la latitude de Valence, doit être circonscrite. La façade ouest ne peut pas être exploitée pour l'instant, toujours par manque de données ; une étude doit être entreprise sur d'éventuels lots de céramiques au-delà des monts du Beaujolais. Les secteurs est et nord offrent plus de promesses ; une partie du travail a été effectuée pour la production de Meillonnas-Treffort et donne un cadre à l'utilisation de la typologie. La comparaison méthodique des céramiques communes lyonnaises avec les découvertes de Chalon-sur-Saône et du Val de Saône (ateliers de Sevrey ou autres), accompagnée d'analyses de pâte, devient pratiquement inévitable pour répondre à ces questions ; c'est d'ailleurs dans cette direction que doivent s'orienter les efforts : à peine un travail achevé, que s'ouvrent de nouvelles pistes de recherches.

NOTES

1. A cela s'ajoutent des problèmes intrinsèques à la typologie : fiabilité des indices de datation, détermination de la durée d'existence des types de céramiques, aléatoire dans la plupart des cas, qui entraîne le problème du matériel résiduel, ou encore, manque de mobilier archéologique pour des périodes plus ou moins longues qui contraignent l'archéologue à de nombreuses spéculations.
2. Les archives lyonnaises comportent de nombreuses mentions de potiers, mais aucun atelier n'a été pour l'instant découvert.
3. La fouille de Vienne a été dirigée par M. Zanettaxi et celle de Condrieu, par M.-P. Feuillet, l'étude de la céramique a été réalisée par B. Poisson.
4. Cet endroit se trouve à 20 km au sud de Vienne et la fouille fut dirigée par M. Jannet-Vallat (Faure-Boucharlat ; Vicard 1986).

5. *Poterie d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe s* 1995 ; *Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe-XIVe s. en Midi-Pyrénées* 1990 ; *Terres de Durance* 1995 ; *Aujourd'hui le Moyen Age* 1981 ; *Le vert et le brun* 1995 ; *De l'Orient à la table des Papes* 1995.
6. Même constatation pour le matériel XIVe-XVe s., issu des fouilles de l'hôtel de Brion, dans la même ville (Démians d'Archimbaud 1980).
7. Ce point ne peut être résolu que par une analyse de pâte en laboratoire.
8. C'est pourquoi, par exemple, on peut trouver de la céramique décorée aux engobes aussi bien dans le Pas-de-Calais qu'à Marseille. Cela dit, il doit exister, entre Avignon et Valence, une zone géographique où s'arrête la diffusion et l'influence des productions du Midi ; il serait intéressant de voir si les céramiques "lyonnaises" y sont présentes.
9. Il s'agit généralement de fragments de céramique verte et brune.
10. Respectivement, groupe C, B et A dans le classement établi pour Essertines.
11. Fouille dirigée par Sylvain Motte, étude de la céramique par A. Horry.
12. Idem note 11.
13. On peut également citer l'étude de la production du four Giroud, en première partie de cet ouvrage.
14. Cette dernière forme était absente du catalogue lyonnais jusqu'à la récente découverte d'un exemplaire entier en provenance de la fouille, rue du Dr. Horand, (Lyon 69009) dirigée par C. Bellon, été 1995.